

riusement, s'il en est besoin, je m'inclinerai devant votre apostolat. Faites des recrues, primat des Gaules, tant qu'il vous plaira parmi les Gaulois qui ont âge d'apostasie. Célébrez des mariages autant que vous pourrez; le mal n'est pas si grand de déposer entre vos mains les sermens qu'on fait sous le poêle. Approchez-vous encore du lit des mourans, si cela ne vous fait pas peur. Mais, je vous en conjure, par le souvenir de cette candeur que vous aviez à douze ans, prenez pitié de l'enfance, de cette foi ardente et naïve, de cette espérance si fraîche et si radieuse qu'elle apporte aux pieds des autels, lorsqu'elle vient y chercher pour la première fois la communion des chrétiens. Grâce pour elle, monseigneur Châtel, et, au nom du ciel, ne lui donnez pas la vôtre.

Bien avant que le temps des Châtel fût venu, Paris comptait deux cents églises et chapelles consacrées à la religion dominante et jalouse. Les révolutions ne lui en ont laissé à montrer aujourd'hui que trente-sept, y compris les murailles et le comble de Saint-Germain-l'Auxerrois. Tout le reste est devenu maison, café, ate-

lier, magasin ou théâtre. Londres, avec ses nombreuses réunions de dissidens et ses quinze chapelles catholiques, a conservé ou bâti cent quatre-vingt-dix temples pour le culte anglican, sans que la politique des Anglais, leur commerce, leurs conquêtes et même leur réforme parlementaire, en aient souffert le moins du monde; ce qui prouve que chaque peuple a sa façon d'entendre le progrès social. Quant à nous, notre talent est de détruire; mais si bien, si vite et si profondément, qu'il ne subsiste plus trace de l'édifice. Ce que nous commençons a seul figure de ruine. A la tête des monumens qui appartiennent au culte de la majorité, et qui sont restés debout, il faut placer la vieille cathédrale, élevée dans le temps où les rois de France continuaient l'ouvrage de leurs prédécesseurs, oeuvre inintelligible pour notre époque, où les pensées ne se lèguent ni ne se recueillent. La cathédrale, avec ses figures bizarres, ses légendes racontées par la pierre et ses énigmes de sculpture; au-dehors témoignage imposant du moyen-âge, au-dedans blanchie, badigeonnée et luisante comme serait une Bourse de nos jours. L'Empire avait beaucoup fait pour Notre-

Dame. Il avait relevé son autel, il lui avait rendu ses tableaux, ses marbres, son trésor, et placé à l'entrée du chœur une clôture élégante. Le sacré était reconnaissant. La nouvelle révolution a voulu y travailler aussi; elle a dégagé l'édifice antique des bâtimens qui en masquaient une partie; elle a fait de l'art, sans le vouloir, à coups de pioche ou de marteau. Car toutes les révolutions entendent très-bien, et par instinct, le chapitre de l'art, qui consiste à donner de l'espace et du jour. Si vous avez besoin de matériaux pour construire, vous pouvez, tout près de là, prendre quelques toises de ce qui fut jadis un palais, et emporter en payant votre charretée de débris. Les révolutions n'ont que cela à vendre; le reste elles l'achètent. Maintenant la métropole, veuve de son archevêché, s'étend librement et se livre aux regards dans un vide qui semble la gêner et lui faire peur. Car cette solitude est celle de la destruction. Quant au premier pasteur de notre église, quant à l'hôte viager du palais qui n'est plus, ç'a été dernièrement un noble sujet de risée, d'apprendre qu'un huissier avait en vain cherché sa demeure au

milieu de son diocèse. Il a fallu que la peste vint pour le trouver.

Après Notre-Dame, Paris citait pour son antiquité l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, fondée par Childebert et sa femme Ultrogothe, déjà détruite une fois dans un temps si ancien, qu'il laisse la date de sa reconstruction incertaine; détruite par des ennemis, par des vainqueurs, par des barbares; ornée, dans une succession de neuf siècles, par la piété des rois français devenus ses paroissiens; offrant sur son portail et dans son enceinte presque toute l'histoire de l'art, depuis ses créations les plus naïves jusqu'à ses recherches les plus capricieuses; peuplée en outre de morts illustres qui se croyaient à l'abri sous ces pierres, d'où la colère publique avait arraché les restes de Concini. Une nuit de dévastation a passé sur cette vieille basilique, et il n'en reste plus que les murailles. Les Normands de nos jours vont vite en besogne. Entre deux rappels de la garde nationale, ils vous rendent un temple aussi nu que pourraient le faire les ravages de plusieurs siècles, ou l'invasion fanatique d'une autre croyance. Aujourd'hui ce n'est plus

qu'une clôture où l'on a enfermé la solitude ; à laquelle on n'ose toucher , ni pour la réparer , ni pour l'abattre , où le culte a espéré un instant se glisser à la suite des morts entassés par l'épidémie , mais dont la peur de l'émeute , autre épidémie de notre temps , a fait de nouveau cadéner la porte ; objet de regrets pour l'art , de douleur pour la piété , et d'embarras pour la voirie.

Désormais il ne nous reste plus guères à montrer que Saint-Eustache , aux voussures hardies , aux piliers élégans , au jour sombre et mystérieux , où Colbert , le ministre du grand roi , et Chevert , le soldat de fortune sous l'ancienne monarchie , ont conservé leur sépulture ; Saint-Gervais , dont l'ordonnance est belle et le portail majestueux ; Saint-Roch , dont l'architecture , tant soit peu théâtrale , semblerait faite tout exprès pour une dévotion mondaine , lors même que le regard cynique de Dubois , penché sur sa tombe , n'y effaroucherait pas la pudeur ; l'ancienne église des Jésuites , au quartier Saint-Antoine , survivant à la chute de ceux qui l'ont ornée ; Saint-Germain-des-Prés , riche de ses

vieux souvenirs et de ses tombeaux ; Saint-Etienne-du-Mont , bijou charmant , qui a recueilli une seconde fois l'héritage de Sainte-Geneviève ; Saint-Sulpice enfin , le dernier et brillant effort de l'art moderne en faveur de la religion. Car il ne faut pas compter ce long carré de murailles entouré de colonnes , qui se couvre tout doucement à l'extrémité des boulevards , en face de la Chambre des députés ; passe-temps et bénéfice livré à deux ou trois générations d'architectes , propre à toutes les destinations qu'on voudra lui donner , ce qui pourrait bien être aujourd'hui un mérite. Il faut oublier aussi l'ambitieuse construction de Soufflot , maintenant dépouillée de sa croix toute neuve et de ses autels à peine séchés. Pour la seconde fois , on en a fait déloger la divinité , et on a voulu encore la remplacer par l'immortalité humaine. Mais ne voilà-t-il pas que , lorsque le lieu a été prêt , c'est-à-dire évacué , la place vide et balayée , les grands hommes ont manqué à leur gîte ; les piédestaux n'ont pas trouvé de statues. Dans le passé voisin de nous , le seul que nous voulions reconnaître , dans la gloire d'hier , il ne s'est pas rencontré de réputation à l'abri de

la dispute, de culte proposé qui ne soulevât aussitôt ses protestans. Et dans le présent, pas une seule espérance, pas un homme dont les caveaux du Panthéon pussent prendre d'avance la mesure ! Aussi faut-il dire que l'assemblée qui a discuté cette grave question était au complet.

Deux essais tentés, l'un au quartier Bonne-Nouvelle, l'autre au faubourg Montmartre, et dont le premier seul a pu arriver à sa fin, montrent assez à quelles proportions mesquines doit se réduire l'architecture travaillant désormais pour le culte. Et ce n'est pas cet art seul que les églises inspiraient ou défrayaient, comme vous voudrez. Elles servaient aussi de débouchés, suivant l'honnête expression de la statistique industrielle, pour les œuvres du peintre et du statuaire. Le Salon s'écoulait dans les temples. Il n'est presque pas une de nos trente-sept églises qui n'aient donné asile à quelques-unes de ces grandes toiles où se déployait avec plus ou moins de bonheur, en scènes de martyres, le pinceau religieux de nos artistes. Les saints n'étaient pas mauvais à sculpter ; il y avait d'excellens bas-reliefs dans l'Évangile. Et tout cela était

bien payé, commandé à l'avance, puis exécuté comme on pouvait. Grande ressource perdue aujourd'hui pour cette foule de vocations qui rêvent le talent et sentent le besoin ! Il leur faudra, de toute nécessité, rétrécir leur imagination dans les limites d'un sujet et dans la mesure d'un cadre que les fortunes particulières puissent comprendre et payer, qui ne soit pas trop large pour les modestes galeries de nos amateurs. Ils seront obligés de chercher le beau en modelant des bustes de bourgeois, d'étudier la nature en dessinant les points de vue d'un parc ; si mieux ils n'aiment se vouer à la poursuite des ridicules puissans, et aux risques de Sainte-Pélagie, en suivant l'audacieux essor que vient de prendre la caricature.

Et à propos de caricatures, je vous embarraserais bien si je vous disais de chercher en quel lieu j'ai vu exposée une des plus piquantes, des plus amères productions qu'aient offertes à nos regards la périodicité du crayon politique. Au vitrage des cabinets de lecture, vous épiez leur apparition. A la porte des marchands d'estampes, sur les quais, sur les boulevards, vous ne man-

quez jamais de faire une halte pour savoir où est l'opposition de la lithographie. Mais fussiez-vous sergent de ville, ce qu'à Dieu ne plaise ! vous ne soupçonneriez jamais qu'une de ces petites échoppes, adossées au portail de nos églises, où se débitent des chapelets, des rosaires, des cantiques et des livres pieux, puisse receler, que dis-je ? étaler, entre la représentation du miracle de Migné, et quelques vignettes ascétiques, les œuvres de cette polémique grotesque qui met le parquet aux abois ? Juste retour des choses d'ici-bas, dirai-je à nos maîtres ! Assez long-temps le rire s'est exercé, par tout et sur tout, à votre profit ; il faut bien qu'il ait sa réaction à vos dépens. La raillerie a passé du côté où vous la jetiez naguères à pleines mains, sans pitié. En prenant pour vous le pouvoir, vous avez abandonné aux vaincus les armes dont vous les frappiez. Vous avez mis en humeur de moquerie tout ce qui n'est pas à vous. Vous avez donné de l'esprit aux sacristains et de la malice aux bedeaux.

Maintenant faut-il suivre, dans ces églises toujours ouvertes aux curieux comme aux fidèles, dont

les trésors semblent confiés à la foi publique et ne tentent que bien rarement le crime, où vous ne trouvez le plus souvent, pour toute garnison, que le vieillard impotent qui vous offre poliment l'eau bénite, faut-il suivre, disons-nous, ceux que leur foi y conduit, les examiner dans l'occupation de la prière, ou bien encore assister aux cérémonies saintes comme à un spectacle frivole ? Non sans doute ; car cette indifférence, qui permet l'observation et la critique, s'arrête aux choses du sanctuaire. A peine serait-il discret de remarquer quelques habitudes du lieu qui n'appartiennent pas tout-à-fait au culte qu'on y célèbre ; les petites vanités qui se logent au banc-d'œuvre, qui s'installent dans les chapelles ou se cantonnent dans les tribunes ; l'importance locale des marguilliers, des confréries et des dames de charité ; le privilège des chaises armoriées, rembourrées et contenant tout un nécessaire de piété ; la mine, tour à tour renfrognée et caressante, des quêteuses embusquées à chaque porte ; toutes ces distinctions de classe, de fortune, et peut-être d'opinion, qui se conservent jusques dans le choix des églises où l'on va prier, qui donnent à l'assistance, suivant le quartier,

un caractère de dévotion tout différent, qui font toiser d'un coup-d'œil, à Saint-Thomas-d'Aquin, une habituée de Saint-Roch, et rendent un paroissien de Saint-Louis-d'Antin tout dépaysé lorsqu'il entre à l'Assomption. Peut-être encore commettrait-on quelque scandale en signalant les secrets de la coquetterie appliquée à l'office divin, les nuances de toilette qui se trouvent entre les heures où le négligé est permis, et cette brillante messe de l'après-midi, cette messe paresseuse, comme on disait autrefois, où l'on arrive tout prêt pour le concert et la promenade, prélude pieux des joies profanes.

Mais, outre les célébrations régulières dont l'affiche vous annonce soigneusement le menu et les personnages, il est encore d'autres solennités, mi-parties en quelque sorte de convenance sociale et de devoir religieux, qui vous appellent dans les églises comme assistant ou comme partie intéressée. Quelques efforts que nous ayons faits pour retrancher de notre existence tout ce qui ressemble au sentiment et à la poésie, pour la réduire au matériel des besoins et des souffrances, pour en élaguer tout le luxe des croyances

et des traditions, il est cependant trois épisodes de la vie que nous n'avons pu dépouiller tout-à-fait de leur éclat, que nul ne veut inscrire tout uniment à leur date, comme on fait d'un mariage, d'un contrat ou d'une faillite. Ce sont la naissance, le mariage et la mort : la naissance, qui apporte tant de joie et d'espérance ; le mariage, qui a tant besoin d'illusions ; la mort, dont le souvenir se perd si vite, qu'il faut bien du moins donner quelque appareil à la douleur du lendemain. Les lois qui ont ôté à l'Eglise l'authenticité des actes de l'état civil n'ont rien su faire, même dans leur tendance la plus hostile et la plus jalouse, pour remplacer les cérémonies qu'elle avait attachées aux trois grandes époques de la vie humaine, et par lesquelles elle ramène encore dans ses temples les hommes les plus dédaigneux ou les plus insoucians de sa doctrine. Le sacerdoce municipal n'a trouvé à leur offrir que des formes maussades ou mesquines. Tout a été dit pour l'enfant lorsqu'on a eu vérifié son sexe ; tout pour les époux quand le moraliste autorisé de la mairie, connu peut-être pour faire fort mauvais ménage, leur a lu l'article du Code qui enjoint à l'un protection,

à l'autre obéissance, à tous deux fidélité; tout pour le défunt et pour le regret des survivans, lorsqu'on est convenu du cercueil et du terrain, du char et du cortége, et qu'il ne reste plus à payer que les pourboires. Aussi vous ne trouverez personne qui veuille se contenter de ce nécessaire légal, qui croie son héritier bien venu, sa chaîne suffisamment rivée, sa dette acquittée envers le parent ou l'ami trépassé, si la religion n'est pas intervenue avec sa pompe touchante dans ces événemens de la famille. C'est là ce qu'on nomme le casuel en style de fabrique, et ce qui conduit chaque jour devant les autels des visiteurs inconnus, qu'attend impatiemment à la porte cette nuée de pauvres à brevet, de mendiants patentés, d'estropiés en activité, les plus hargneux et les plus insolens pétitionnaires qu'on ait vus jamais, et des mains desquels vous arracherez avec peine ou le maillot du nouveau-né, ou votre habit de noce, ou votre manteau funéraire.

Et lorsque se présente au seuil de l'église cette clientèle d'un jour, ces ouailles accidentelles, il ne faut pas que le prêtre fasse de difficulté pour

l'admission, qu'il exige des passeports, qu'il s'avise de prétendre ne devoir son ministère qu'à ceux qui sont de sa foi; car il y aurait là sujet d'émeute, de violence et d'assaut; tant nous sommes devenus conséquens et raisonnables, tant nous comprenons bien les deux ou trois principes sur lesquels roule depuis quarante ans toute notre argumentation. Le plus sûr est donc de donner à tous venans et baptême et consécration et prières, sans chercher d'où arrive le parrain, la mariée ou le mort, sans demander ni se rappeler ce qu'il a fait hors du temple; de prendre au mot ceux qui l'escortent avec l'attitude de fidèles, et de les forcer à en continuer le rôle. S'il s'est glissé dans la foule quelque mécréant, portant en son cœur velléité de sacrilège et attendant une occasion d'outrage, il faut sagement faire comme le prélat de la Sainte-Chapelle, le laisser venir, l'attirer même, le surprendre en posture de chrétien, s'approcher de lui alors,

..... Et d'un bras fortuné,
Bénir subitement l'ennemi consterné.